

SANDOR FERENCZI

Journal clinique

PAYOT

POSTFACE

par Pierre Sabourin

PARDON MUTUEL, SUCCÈS FINAL

J'ai lu et relu ce *Journal clinique* bien souvent, depuis que nous le traduisons, ce n'est pas un livre comme les autres, c'est un événement qui bouleverse nos références habituelles, un heureux événement pour les psychanalystes.

Écrit sur les bords du Danube tout au long de l'année 1932, ce manuscrit est une somme de cent trente-six textes spontanés souvent très denses, conservée par sa femme Gizella, après sa mort, déchiffrée et annotée par Michael Balint qui, en ne publiant pas ce *Journal* trop tôt, l'a certainement protégé des anathèmes de l'idéologie psychanalytique.

Sorti enfin de cette crypte depuis peu de temps, publié aujourd'hui sans aucun caviardage, il constitue, au-delà de tout commentaire, la plus magistrale démonstration d'une psychanalyse en acte.

Mais c'est aussi un journal intime, une recherche de distance par rapport à l'influence de Freud sur ses propres créations ; c'est un chambardement des idées les plus confortables, sans constituer un projet oppositionnel comme Freud le craignait ; c'est une critique et une interrogation sur les certitudes qui se transforment en convictions et se transmettent par voie d'autorité ; c'est l'autre face de sa correspondance avec Freud ; c'est une pensée théorico-clinique aux limites de l'état de transe du psychanalyste, là où les transferts mutuels sont étudiés comme nulle part ailleurs dans la littérature analytique, après avoir été négociés et vécus dans certains moments d'exception.

Le lecteur de 1985, aussi averti soit-il des développements contemporains de l'analyse, des quatre tomes de l'œuvre complète de

Ferenczi et de ses lettres à Groddeck, trouve encore ici quantité de surprises et de propositions inédites, malgré la récurrence de certains thèmes privilégiés. Il y découvre aussi, s'il ne le savait déjà, que beaucoup d'auteurs considérés comme modernes, ont réinventé ce qu'écrivait Ferenczi longtemps avant eux. En voici un constat établi depuis peu :

« Dans une étude récente consacrée aux derniers travaux de Ferenczi, Johannes Cremerius rend compte des auteurs qui ont cherché des matériaux pour leurs constructions, comme il dit, dans la carrière ouverte par Ferenczi ; ils ont en partage de puiser chez Ferenczi sans le citer, sans citer son nom. Cremerius donne la liste des auteurs dont les écrits devaient beaucoup à cet analyste. On y rencontre parmi d'autres : Winnicott, Mahler, Little, Masud Khan, Spitz, Nacht, Kohut, Searles, Sullivan, Fromm-Reichmann, Rosen, Moreno, Fairbairn, Guntrip. Cremerius termine son parcours par ces mots, que je cite pour finir : « Comme le montre ce compte rendu, Ferenczi est devenu pour beaucoup la carrière d'où ils ont extrait les matériaux pour leurs « nouveaux » édifices, souvent sans indiquer où ils ont puisé leurs trouvailles — ce qui fait honte à la très célèbre probité de la science » (1).

Quelle que soit la connaissance que nous ayons des paradoxes dans les filiations en analyse, cette liste est impressionnante ; quoiqu'encore non exhaustive, elle n'est pas non plus tout à fait exacte, en particulier ne rendant pas justice à Sacha Nacht, qui a su, un des premiers comme Lacan, citer avec précision les derniers travaux connus de Ferenczi (2).

Par contre, cette liste désigne au moins quatre personnalités importantes parmi les analystes influents d'aujourd'hui, au-delà du promoteur du psychodrame (Moreno), et de l'analyse directe (Rosen) ; je veux parler de Spitz, Searles, Winnicott, Masud Khan, qui ont trouvé en eux-mêmes quantité de notions fondamentales, sans s'apercevoir de leur dette théorique.

- Spitz, avec la description de la « dépression anaclitique » et de l'hospitalisme du nouveau-né, a retrouvé « l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », ou plus précisément, l'enfant « bien accueilli et ensuite laissé tombé ».

- Searles, avec la conception de l'enfant thérapeute de l'adulte, et du patient thérapeute de l'analyste en souffrance, avec sa notion si

précise « d'efforts inconscients pour rendre l'autre fou », a redécouvert l'incidence des traumatismes précoces « ignorés du patient lui-même », chers à Ferenczi, origines de tant de graves perturbations psychiques : clivages, éclatement de la personnalité, identification à l'agresseur, hallucinations, quand le « moi-douleur », comme l'écrit Ferenczi, « est devenu fou ».

- Winnicott développe avec subtilité quantité de formules comme la « mère suffisamment bonne », « la haine dans le contre-transfert », « la capacité d'être seul », etc. (il cite d'ailleurs Ferenczi : « Analyse d'enfants avec des adultes », 1931). La lecture de ce *Journal* permet d'apprécier la concordance remarquable entre lui et Ferenczi, au-delà de ses créations originales comme les objets, espaces et phénomènes transitionnels ; en particulier :

- La notion de *pureté technique*, qui n'est qu'une idéalisation au sens freudien du mot, c'est-à-dire allant dans le sens du refolement (1).

- L'importance du *jeu*, qui permet une médiation pour s'adapter aux exigences maternelles.

- La notion de *break-down*, à propos duquel il affirme que le patient qui le redoute pour l'avenir, ne sait pas que cet effondrement a déjà eu lieu dans son passé, sa préhistoire, ce qui ne veut pas dire son passé mythique.

- La *constitution du faux-Self* qui est liée aux failles dans la constance des soins et oblige le nourrisson à réagir aux empiètements ; « le Self n'est retrouvé — écrit-il — que par un retour à l'isolement. L'état d'isolement est cependant de moins en moins pur au fur et à mesure que l'enfant s'éloigne de ses débuts ; une organisation de plus en plus défensive entre en jeu pour repousser l'envahissement de l'environnement ». Le faux-Self est ainsi édifié à partir d'une soumission fondamentale. Quand le visage de la mère se fige, tout se passe pour l'enfant comme s'il se disait : « mes propres besoins doivent s'effacer, sinon ce qu'il y a de central en moi sera atteint » (2).

Masud Khan, qui l'a bien connu, parlait ainsi de lui : « Winnicott écoutait de tout son corps et son regard se portait sur vous sans chercher à vous pénétrer, avec un mélange d'incrédulité et d'acques-

(1) Cremerius. In *Psyche*, n° 22, cité par Barbro Sylvan, *Confrontation* n° 12, pp. 113-114 : « An untoward event » ou « la guerre du trauma de Breuer à Freud, de Jones à Ferenczi ». (N.d.l.A.)

(2) Voir en particulier *La présence du psychanalyste*, P.U.F., 1963, p. 186.

(1) Développé par O. Mannoni : « La part du jeu » in *l'Arc* n° 69.

(2) Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard 1975.

cement total... Je n'ai jamais vu d'autre analyste qui fût lui-même si immanquablement. C'était la qualité de cette présence incontestable qui lui permettait d'être autant de personnes différentes face à des gens si divers. Tous ceux d'entre nous qui l'ont rencontré ont leur Winnicott à eux » (1).

C'est ainsi qu'il fut toujours convaincu du rôle fondamental du pédiatre dans la prévention des psychoses, et dans Paddington Hospital, son « snack-bar psychiatrique », si l'on traitait les enfants, on s'occupait aussi de l'hypocondrie des parents. Ainsi, son humour, sa vision critique de la violence thérapeutique, et sa grande tolérance des conflits des patients, suffirent à montrer la proximité de ses positions avec celles de Ferenczi, sans qu'il y ait à inférer une filiation.

• Masud Khan développe, quant à lui, le concept de « micro-trauma cumulatif » et la nécessité d'une reconstruction, dans la situation analytique, de la distorsion du Moi consécutive. Tout ceci entrant en résonance avec l'élaboration de Ferenczi autour de ces « cicatrices traumatiques maternelles infantiles archi-originaires » (2), quand le parent peut être considéré dans sa conduite comme fou, quoiqu'il ne soit pas nécessairement malade mental.

Ainsi écrit-il : « Ce qu'il y a de perfide dans le traumatisme cumulatif c'est qu'il opère et s'édifie silencieusement tout au long de l'enfance jusqu'à l'adolescence. Ce n'est que depuis peu que nous avons appris à reconnaître comme pathogènes, certains développements précoces chez les enfants. Une telle précocité jusqu'alors avait été prise comme un don... », etc. (3).

S'il cite, entre autres, Anna Freud et Marion Milner, il cite aussi Ferenczi dans deux de ses grands textes : « Principe de relaxation et néocatharsis », 1930, et « Confusion des langues », 1932.

Il poursuit plus loin, dans le même livre : « Ce qu'il nous faut négocier, c'est une sorte d'alliance avec la pratique d'autotraitement du patient, qui est déjà solidement établi quand il vient à nous. Traiter cette pratique d'autotraitement, simplement, comme s'il s'agissait d'une résistance, ce serait méconnaître sa valeur pour la personne du patient... Traiter un traitement, c'est le paradoxe auquel nous confronte ce type de patient » (4).

(1) Cité par Claude Geets, *Winnicott*, Nouvelle Psychothèque, Delarge 1981, Paris, p. 18.

(2) « Uru-traumatische mütterliche-kindliche Narbe » (Journal Clinique, note du 10 mars 1932).

(3) et (4) *The Privacy of the Self (Le Soi caché)*, Gallimard, Paris 1976, pp. 85 et 133.

Beaucoup d'autres psychanalystes ont su s'intéresser à l'écllosion psychotique au-delà des émergences mal venues en cours d'analyse, et nécessairement ils se sont trouvés dans un rapport de sympathie immédiat avec les descriptions de Ferenczi :

Trois de ses patientes, devenues psychanalystes :

— Izette de Forest, et son livre inédit en français, *Leaven of Love*, Levain d'amour.

— Clara Thompson, et son livre, *La psychanalyse, son évolution, son développement* (1).

— Elisabeth Severn, et son livre, *The Discovery of the Self : A Study of psychological Cure*, inédit en français (2).

— Ses élèves et amis : les uns victimes du nazisme, Pfeiffer, Révész, Dukes ; les autres émigrés, Michael et Alice Balint, Géza Róheim, Sándor Radó, Sándor Loránd ; d'autres enfin, restés en Hongrie, Vilma Kovács, István Hollós (3), et Imre Hermann. Celui-ci, décédé en 1984, a su se maintenir à la tête de cette remarquable école hongroise. Son *Instinct filial* (4) et sa théorie du cramponnement, développés de façon originale, proviennent sans aucun doute des intuitions éthologiques de Ferenczi, son maître et prédécesseur à la tête de la Société Psychanalytique de Budapest. Comme l'écrit Nicolas Abraham, à propos de Hermann (5) :

« Dans le silence de son cabinet, « l'ermite de Buda » avait poussé ses méditations plus loin que quiconque et cela pour avoir élu domicile à l'endroit même où prennent vie les concepts pulsatiles de la science des sciences. »

Ces concepts pulsatiles, vivants donc, sinon pulsionnels, sont issus du même lieu d'où a surgi ce *Journal*, cette « poésie et vérité scientifique », de ces mêmes collines qui font le charme de la ville de Budapest, de là où l'impulsion de Ferenczi a entraîné tant de successeurs au cœur du travail sur le transfert.

• Michael Balint en est l'héritier, après avoir été l'élève, le voisin, l'ami, puis le continuateur et l'exécuteur littéraire (6).

(1) Traduit en français par André Green, Gallimard, Paris 1956.

(2) Rider et Co, Londres, cité par J. M. Masson, *Le réel escamoté*, Aubier Montaigne, 1984, p. 177.

(3) Son ouvrage, *Adieux à la Maison Jeune*, doit paraître chez Navarin, Editeur.

(4) Publié en français par Denoel.

(5) *L'écorce et le noyau*, Aubier-Flammarion 1978, p. 335.

(6) A sa mort, les droits ont été confiés à Judith Dupont.

Il a recueilli ce *Journal* et transcrit les originaux de la correspondance entre Freud et Ferenczi, accessibles depuis peu, à la Bibliothèque Nationale de Vienne.

Les recherches de Balint sur la structure bi-phasée du traumatisme psychique reprennent les descriptions faites par Ferenczi de la « commotion psychique » telles que dans ce *Journal clinique* nous en avons maintenant une série d'illustrations détaillées.

Sans développer ici ses idées de la relation entre médecine et psychanalyse (les Groupes Balint), il a su présider aux publications des premiers tomes des œuvres complètes de Ferenczi par ses introductions et ses multiples écrits à son propos, l'étude des régressions malignes et du « défaut fondamental » ; il a permis ainsi que la notion ferenczienne de « nourrisson savant » soit bien saisie comme l'expression d'une réaction post-traumatique chez tel enfant possédant un « savoir effectif sur la sexualité des adultes » (1). Il a permis, par l'étude de la *fonction thérapeutique de la régression*, qu'elle ne soit plus considérée seulement comme résistance mais bien comme interaction entre le patient et l'analyste.

Il a, enfin, insisté sur le fait que dans cette zone du défaut fondamental, « *basic fault* », les mots ne constituent pas un « moyen tout à fait sûr » — l'analyste devant se constituer alors comme une substance primaire (amour primaire) qui ne se préoccupe que de porter le patient, « sans pour autant maintenir des limites nettes entre le patient et lui-même » (2).

• En France, dès 1961, la Revue de la Société Française de Psychanalyse a publié la première traduction française de « Confusion de langues » (3), écrite précisément pendant l'été 1932 et dont ce *Journal clinique* constitue le matériel de travail.

Qui interrogera un jour, au-delà des assimilations superficielles, ce qui ressort, dans les séances courtes de Lacan et leurs scansion, de la fameuse « technique active » tant travaillée par Ferenczi ?

Dans ce *Journal*, Ferenczi n'en parle plus que comme d'une exagération réactionnelle de sa part, il ne parle presque plus d'ailleurs de formules pour lui déjà intégrées à sa langue propre, telles la

(1) « Le rêve du nourrisson savant », Ferenczi, *Psychanalyse* 3, Payot, Paris 1974, p. 203.

(2) *Le Défaut fondamental*, Payot, Paris 1971, p. 225.

(3) « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. » « Langage de la tendresse et langage de la passion. » Trad. Véra Granoff, *Psychanalyse* n° 6, P.U.F. Déjà traduit en anglais pas M. Balint dès 1949.

« logique de l'inconscient » ou le « dialogue des inconscients ». Autre point de rencontre entre ces deux grands théoriciens, quand Lacan écrit ceci : « Nul de ceux qui pratiquent l'analyse d'enfants, ne niera que le mensonge de la conduite ne soit par eux perçu jusqu'au ravage » (1).

C'est en effet chez Ferenczi que le « *Désaveu par la mère de ce qui s'est produit* » a été considéré comme « ce qui rend le traumatisme pathogène », soit non seulement le viol, mais la dénégation et la calomnie qui y font suite. Les nombreux cas développés en détail dans ce *Journal* permettent de comprendre aujourd'hui l'importance pour la psychanalyse de ces considérations « en apparences désuètes » (2), c'est-à-dire la place théorique du traumatisme précoce. La guerre du trauma n'aura pas lieu, elle n'a jamais cessé (3).

Lacan, encore, à la recherche de la langue première des symboles, évoque, par certains effets dialectiques, « le mot donné du mystère et le pardon de la parole » (4). Ferenczi détaille ici même, à sa façon, dans une hypothétique mutualité d'échange avec son patient, les limites d'une analyse réciproque où la fonction de la parole est à son comble dans le champ du langage : avouant tel moment de contre-transfert (des larmes authentiques), reconnaissant telle attitude comme erronée, forcée, comme une faille ou une faute de sa part, voire un péché, pour atteindre à cette ultime explosion d'enthousiasme : « pardon mutuel, succès final ! » (13.8.1932).

Toutes ces positions très à distance, en effet, de l'idéal officiel d'un freudisme compassé, sont l'annonce manifeste des grands psychanalyses de la psychose.

Les travaux de Nicolas Abraham et Maria Török sont, comme on sait, une suite de la réflexion classique de Ferenczi sur la place de ce qu'il appelait la « maladie introjective » (la névrose) et de son rapport avec la profondeur du clivage.

Dans deux textes qui ont fait date, « le crime de l'introjection » et « la maladie du deuil et le fantasme du cadavre exquis », sont bien distinguées les différences structurales entre introjection et incorporation.

(1) *Écrits* : D'une question préliminaire, Seuil, p. 579, Paris 1966.

(2) Comme Ferenczi l'écrivit lui-même à Freud, le 20 juillet 1930.

(3) « *Lügen* » = mentir, « *Verleugnen* » = désavouer.

(4) *Écrits*, p. 281. Seuil, Paris 1966.

Par exemple :

« A l'opposé de toute autre théorie, je tiens pour acquis que cette rupture n'est ni un fait d'abandon, de frustration, de scansion ou de sevrage, mais le résultat naturel d'un processus d'introjection, c'est-à-dire d'intériorisation de la relation d'abord *innocente* à la mère » (1).

L'incorporation, par contre, soit ce que tel sujet porte en lui comme une zone morte, enclave plus ou moins putride, « agonique » comme dit Ferenczi, fantôme ou incorporat encrypté, est ainsi évoquée par Maria Török :

« La douleur de l'auto-tourment qui nous met sur la piste du caveau où git le désir enterré (un ci-git) où le nom du décédé demeure longtemps illisible, est aussi une invite faite à l'analyste pour procéder à l'exhumation, tout en lui donnant le mode d'emploi approprié à ce stade de l'analyse : « accuse-moi » (2).

Ainsi en va-t-il des violences désavouées, des pertes qui ne peuvent être reconnues comme telles, deuils impossibles, entraînant une vie autonome de certains fragments psychiques désinsérés :

— soit extériorisés, « rétrojetés » (retrojiert) comme l'écrit Ferenczi, « dans des moments où, le système psychique faisant défaut, l'organisme commence à penser » ;

— soit susceptibles de se conduire en sentinelle pour éviter une nouvelle agression, donnant à Ferenczi, suivant les indications de sa patiente R.N., l'occasion d'étudier les « transferts de pensée » et autres activités médiumniques (Orpha), dans l'analyse elle-même, et non plus auprès des voyantes qu'il allait voir avec Freud après leur voyage en Amérique.

Ces « greffes de transferts », pour reprendre une expression de Gisela Pankow, lui permettent une approche de la psychose de transfert avec, à l'œuvre, les identifications projectives ; c'est là le terrain où l'analyse mutuelle s'est développée et où ses limites se sont fait reconnaître, du fait des collusions et intrusions respectives.

En France encore, plusieurs auteurs ont su entendre chez Ferenczi l'écho de leurs questions : Wladimir Granoff et son texte : « faux problème ou vrai malentendu » ; François Perrier : « Chaussée d'Antin » ; et récemment Piera Aulagnier, évoquant la « double

pensée » de George Orwell utilise une formule nouvelle : le « Je catastrophé » (1).

Il est clair que, dans sa métapsychologie de la psychose, cet élément prend ses racines au cœur de l'œuvre de Ferenczi dont on sait que le titre hongrois de « Thalassa » est : *Katasztrófa* et *nemi miködés* fejlödésében, c'est-à-dire « Catastrophes dans l'évolution de la fonction génitale » (1929).

On pourra remarquer aussi que la théorie mathématique dite des Catastrophes, depuis René Thom, procède d'un raisonnement analogique comparable à celui de Ferenczi.

Enfin, ce qui a été désigné comme « double lien » depuis 1956 par Bateson et les théoriciens de Palo-Alto, permet aujourd'hui un renouvellement de la compréhension de la psychose et de son contexte, là où les « *disconfirmations mutuelles* » se rapprochent de ce que l'intuition de Ferenczi désignait déjà : « *cosubordination mutuelle* » (2).

La suite de ce *Journal* est à lire dans ses « Notes et fragments » (3) ; en effet, 33 textes, écrits du 19.9. au 26.12. de l'année 1932, sont déjà publiés.

Son dernier mot est un mot-valise, cher à Lewis Carroll, « intro-pression », comme si une dernière fois Ferenczi cherchait la distinction entre l'introjection pulsionnelle, l'identification à l'agresseur, les effets de l'hypnose et de la répression :

« L'analyse d'enfants, l'éducation, c'est de l'intropression de Surmoi » (de la part des adultes) (4).

Voilà pourquoi Ferenczi n'est pas devenu ce psychanalyste « trop bien élevé » (5), affublé d'un titre officiel de président. Voilà pourquoi il a pris des « vacances psychiques » en écrivant au jour le jour ses réflexions et ses critiques. De plus en plus atteint par une ataxie liée à son syndrome neuro-anémique, huit jours avant sa mort brutale, comme l'écrit Balint : « mentally he was quite clear ».

(1) *L'apprenti historien et le maître sorcier*, P.U.F.

(2) Voir P. Sabourin, *Ferenczi, paladin et grand vieux secret*, Editions Universitaires, et les Cahiers n° 7, « Réseaux, systèmes, agencements » : « Ferenczi, Bateson, la double écoute. »

(3) Ferenczi, *Psychanalyse 4*, Payot, Paris 1982, pp. 292-316.

(4) *Psychanalyse 4*, p. 316 (22/12/1932), Payot, Paris 1982.

(5) Référence aux « enfants trop bien élevés ». « Fantômes provoqués », *Psychanalyse 3*, p. 244, Payot, Paris 1974.

(1) *L'écorce et le noyau*, Aubier-Flammarion, p. 126.

(2) *Ibidem.*, p. 247.

Après « Thalassa », son grand œuvre, théorie des vestiges symboliques et des régressions sexuelles, départ de toute psycho-somatique, voici que les pages brûlantes de son journal portent l'ultime témoignage sur la perspicacité de la fin de sa vie, et peuvent être appréciées comme son testament de clinicien : « Sans sympathie, pas de guérison — tout au plus des aperçus dans la genèse de la souffrance » (1).

(1) Journal Clinique (13/8/1932).

REVUE DE PSYCHOLOGIE
 1932, tome 29, n° 1
 1932, tome 29, n° 2
 1932, tome 29, n° 3

REVUE DE PSYCHOLOGIE

— 1932, tome 29, n° 1 —
 1932, tome 29, n° 2

1932, tome 29, n° 3